

Any I Num. I

Juliol 1918

# L'INSTANT

(Revue franco-catalane d'Art et Littérature)

Directeur : J. PEREZ-JORBA



## SUMARI

L'Instant. — Un poème : 777, par PIERRE ALBERT-BIROT.  
— Pour le patrimoine de l'esprit, par LITUS. — La  
comprensió, par J. LOPEZ-PICÓ. — Le poète Catasus,  
par JOAN CAPDEVILA ROVIRA. — Els dos bibliotecaris,  
par J. A. FONT I CASAS. — Les Livres, par J. PEREZ-  
JORBA. — Revues et journaux.

## REDACCIÓ I ADMINISTRACIÓ

2, Rue Boucicaut -:- PARIS (XV<sup>e</sup>)

Preu : 0 fr. 25 l'exemplar

Abonament : 5 fr. l'any

SURT CADA MES

R. 70. 548

05 (44.361) Lus. 4<sup>o</sup>

LIVRE PARU

# SANG EN ROVELL D'OU

POÈMES

de J. PEREZ-JORBA

5 pesetas le volume. En vente chez ROZIER, 26, rue de Richelieu, Paris.  
Llibreria espanyola, 20, Rambla del mig, et principales librairies,  
à Barcelone.

---

« L'Instant » se trouve en vente à

PARIS. — Kiosque de la Place de l'Opéra, M<sup>me</sup> May.

— Chez Rosier, 26, rue de Richelieu.

PERPIGNAN. — Chez Cazeylles, kiosque du « Petit Méridional »,  
Place Arago.

— Chez Vergés, rue des Trois-Rois, n<sup>o</sup> 1.

— Chez Margerie, rue Mally, 6.

— Chez Brun, rue des Augustins, 22.

BARCELONE. — Galeries Laietanes, Crts Catalanes, 613.

— Kiosco Barcelonés, Rambla de Canaletas.

— Librairie Française, Rambla del mig, 8 et 10.

— Kiosque français, Rambla dels Estudis, 7.

— Nouvelle Librairie Française Louis Berge, 19, Rambla  
del mig.

Adresser tout ce qui concerne la revue à

J. PEREZ-JORBA, *Directeur*,

2, rue Boucicaut, Paris (15<sup>e</sup>).

## L'INSTANT

Le moment est venu sur les ailes de l'aéroplane du temps qui nous enjoint de nous rassembler sous l'arbre de la culture occidentale, par où les rayons du soleil nous versent à pleine main des monnaies d'or, dans le repos délectable de l'ombre qui s'étire et qui s'étonne. La sève toujours puissante de cet arbre doit encore féconder les siècles comme l'étalon en plein air féconde la jument. Ne voyez vous pas des enfantements d'étoiles qui scintillent dans le dôme le plus haut de la nuit et dans ses plis les plus soyeux? A cette épiphanie nous convions d'un cœur humble mais courageux ceux de la belle France aux blonds cheveux bouclés et ceux de la brune Catalogne aux bras vigoureux et forts. C'est aujourd'hui ou jamais qu'il faut se résoudre à se donner la main. « L'instant », dont le titre à lui seul est un symbole, ne demande qu'à se prêter au rapprochement intellectuel entre l'un et l'autre pays. Que l'esprit le plus fin et le plus noble fleurisse en toute liberté et dans tous les sens sur le champ de la culture, voilà notre vœu le plus fervent. Nous souhaitons en effet qu'un lien aussi étroit que durable s'établisse entre la pensée française et la pensée catalane, dont la confrérie ne peut que servir la cause de la civilisation en lui apportant un rejeton moderne. La haute expérience de la France sera sans doute profitable à l'ardeur nouvelle de la Catalogne, de qui la jeunesse aux lèvres rouges regarde déjà l'horizon avec des yeux bleus et sereins. L'instant qui nous pousse à travers les heures est aussi empreint de signification qu'il est plein de promesses. Nous devons sans hésiter le saisir d'un intrépide cœur à la course. Tous les mouvements d'idées, toutes les tendances d'art seront accueillis dans nos colonnes avec la plus grande hospitalité. Les uns et les autres y seront discutés avec l'impartialité la plus sûre et surtout avec sympathie. La porte est donc ouverte à tous ceux dont la volonté cherchera à en franchir le seuil pour honorer de leur présence le logis.

---

*Un poème*

**777**

*Tant que vivra ce bronze  
La lionne en fureur  
Mordra le poitrail du cheval cabré  
Sur la cheminée  
Et quelqu'un monte l'escalier  
De l'autre côté du mur  
Et sonne chez le voisin  
Qui vient de descendre en courant  
Pour être plus vite à demain  
Les canons ont tiré  
Un homme s'est noyé  
La maison s'est écroulée  
Le banquier s'est fait sauter la cervelle  
Cependant que sa femme  
S'enfuyait en auto  
Sur un morceau de calicot  
  
Un avion passe il m'emporte  
  
Les cloches sonnent à la porte de Dieu*

PIERRE ALBERT-BIROT.

## POUR LE PATRIMOINE DE L'ESPRIT

On imaginerait à tort que l'influence de la civilisation était parvenue ces temps derniers à une certaine unité. Il apparaît au contraire qu'on se trouve aujourd'hui en présence de divers mouvements de culture, dont deux notamment se disputent dans le monde l'empire des consciences. La culture latine et la culture allemande, sur lesquelles une lumière des plus vives est jetée par les événements, qui aident précieusement l'esprit à démêler le sens de la situation. Celle-là, on le sait, représente l'ascension de l'intelligence vers l'idéalisme et vers l'harmonie; celle-ci, qui s'assoit plutôt sur les forces matérielles et sur des rêves nuageux, altère l'esprit véritable de la civilisation.

Les générations futures seront sans doute étonnées d'une époque comme la nôtre où force nous est de défendre le patrimoine de la pensée et de la beauté contre des attaques relevant d'une barbarie organisée. Nous avons par là l'exacte mesure de la doctrine de la violence mettant la justice sous son joug. Personne d'entre nous n'ignore qu'il en est ainsi depuis bientôt quatre ans. Cela seul nous cause un insurmontable embarras qu'il faille que ce soit l'autocratie qui gouverne les cervaux et qui dénie aux peuples leur droit à la liberté. Nous nous élevons là contre de toute notre énergie.

Qu'une grande puissance ait prétendu marcher à la tête de la civilisation, en mettant à profit les travaux glorieux de quelques-uns de ses génies, voilà qui mériterait d'éveiller un sentiment unanime d'admiration; mais que cette puissance ait consacré ses plus grands efforts à déchaîner sur les peuples tant de haine, de violence et de force destructive, rien ne saurait mieux justifier le malaise profond qui s'est emparé des esprits les plus sages et les mieux pondérés. Cette puissance peut-elle donc à bon droit se targuer d'avoir atteint un stade de culture supérieure?

En présence de ces attentats contre le patrimoine de l'esprit, un devoir, ce nous semble, est tracé à tous ceux qui ont le culte des idées élevées et des manifestations de l'art. Ce n'est point de s'épuiser dans de vaines imprécations, mais de porter toute énergie, toute faculté de travail et toute

intelligence à l'œuvre réparatrice. Cela vaut d'être prôné avant toute chose. Cette guerre, dont nous préjugeons l'heureuse issue pour les principes de la civilisation ; cette guerre, qui marque pour ainsi dire une nouvelle étape de l'humanité, ne doit pas semer le découragement dans les esprits. On peut tenir pour certain que ce ne sont pas les vues de l'ennemi qui en changeront le cours inéluctable.

Nous en sommes venu à croire qu'il faut, sans rompre tout à fait le cordon ombilical de la tradition, poser les fondements d'un monde nouveau qui puisse en quelque sorte contenir les semences merveilleuses du monde antique. Certes, un soleil glorieux surgissant sur les montagnes, sur les mers et sur les villes pour être lui-même avant toute chose et rien que lui-même. Les statues mutilées, les cathédrales incendiées, les villes détruites, les intelligences fauchées par le fer et par le feu ne nous adressent-elles pas, du fonds sans fonds du néant, un appel qui nous enjoint de nous employer à leur reconstitution ou à leur remplacement ? Il n'est pas malaisé de convenir que la tâche est rude, immense, titanique ; mais il ne sied pas de se décourager devant l'énormité des efforts qu'elle demande. Plus les sacrifices sont grands, plus la moisson idéale est grande et plus aussi l'homme en récolte l'heureux effet. Nous nous hâtons de dire que cette tâche est surtout dévolue à la jeunesse qui vient après nous et qui montre déjà, sur son front ardent, sous les ailes de la victoire, les rayons vermeils de l'aurore nouvelle. Là encore elle doit avoir à cœur de mettre son enthousiasme le plus sérieux et le plus persévérant, si elle ne veut pas que la dispersion de ce que nous appelons le patrimoine de l'esprit se perpétue après la guerre. Nous avons motif de penser que des problèmes esthétiques viendront se mêler alors aux exigences d'ordre moral. Les catastrophes qui peuvent encore survenir et s'abattre sur l'humanité ne sauraient nous rebutter d'une telle tâche ; elles doivent plutôt servir de stimulant à tous les courages intellectuels et à toutes les vertus civiles. Nul plus que nous ne le désire d'un vœu plus ardent depuis que cette guerre semble avoir voulu donner aux progrès de l'esprit humain un sens matérialiste chez un des belligérants.

## La comprensió

Més per enuig que per dolenteria,  
la druda em distragué del meu camí.  
Ella tenia fam, i jo tenia  
tristesa de trobar-me sol amb mi.

I vaig cercar la seva companyia.  
Ella va dir-me : — No seràs mesquí ?  
... Feia una febla veu de llunyania ;  
i aquella veu sa nuditat vestí.

Després rigué. La folla bunió  
dels crits tenia ressonances mortes.  
Qu'és trist el riure sense l'abundor !  
Després callà.

Jo li digut, Senyor :

— Pel teu germà no cal tancar les portes —  
Plorà i ens esguardàrem sense por

J. M. LOPEZ-PICÓ.

## Le POÈTE CATASUS

Les poèmes de Trinitat Catusus sont en général peu connus du public catalan. Quelques vers épars ici et là et le petit recueil publié dans la collection de la « Lectura Popular », voilà qui a peut-être répandu son nom. Mais l'ensemble de son œuvre, réuni dans le volume intitulé « De l'hort i de la costa », semble avoir été négligé de la part même de certains poètes du mouvement actuel. De ces poètes, l'un des meilleurs à mon avis est Catusus.

Il voit les choses d'une manière vitale; il y découvre une âme très pure et très nette qui resplendit environnée de clartés et qui montre, sous un ciel bleu et luisant, une sérénité inaccessible au trouble. La mer, par exemple, il la dépeint toujours avec une force joyeuse, tel un réservoir de lumière où le ciel laisse se refléter la sienne et d'où jaillit celle qui se répand sur le monde.

De la clarté, voilà qui résume toute sa poésie. Il chante la mer, ou le ciel, ou des orangers dans un verger, ou une fête de village; et il vous éblouit aussitôt avec des visions magnifiques et resplendissantes. L'éclat lumineux — oserais-je dire tumultueux? — chasse dans ses paroles tout assombrissement de nuages qui chercherait à s'amonceler aux dépens de l'harmonie de l'ensemble.

A mon sens, il ne serait pas téméraire de dire que Catusus est le plus classique parmi nos poètes méditerranéens (Lopez-Picó, Granger, Draper). Plus que le poète des flots il est le poète de la Méditerranée. Sa poésie n'a d'autre règle que la sérénité ou que la *gloire*, ce dernier mot pris dans son sens le plus exact. Gloire de l'air, surtout.

Rien d'ailleurs qui réponde à des inquiétudes craintives. Dans l'œuvre de Catusus on ne relève jamais un sentiment d'angoisse. Même l'amour sexuel n'a d'autre effet sur lui que de rasséréner son âme. Dans son poème *A l'été*, je trouve des vers tels que ceux-ci où son subjectivisme parvient à une vraie synthèse.

..... tu pots dir-me on l'arquer de la cara bonica,  
aquell ros pageset de veu càl-lida i rica  
(a mi tal pareixia'm pel rostre i pel posat)  
i que amb el nom d'Amor per tots és nomenat,

*s'amaga des del jorn que, amb sanya i traidoria,  
damunt del cor, mon pit calladament feria.*

*Un dolç present de fruites, de mel i de lloré,  
amb l'ovella més grassa que trobi, li duré;  
i li diré com fou sa traidoria vana,  
i com el cor obert i sangonós, fontana  
de joia es feu per'mi, del jorn que m'el colpia;  
i oom de sa maldat isquè la gloria mia.*

Mais par contre il y a lieu de souligner que la poésie de Catasus a un caractère plutôt dynamique. Elle n'est jamais le résultat d'un regard jeté en arrière de soi : *l'instant*, dont Lopez-Picó aime tant à dire et à chanter le symbole, s'oppose toujours aux couleurs abondantes des visions de Catasus. D'où il résulte que l'on reste ébahi après la lecture d'un quelconque de ses poèmes. Ses idées, ses images et ses métaphores sont si nombreuses, que nous nous perdons dans l'éclat des visions éblouissantes qu'elles suscitent en nous. Vous direz qu'il n'y a pas là de l'art classique, mais, en vérité, je vous dis que jamais il ne pêche par pénurie de moyens, mais par excès. C'est pourquoi son livre, à être lu trop vite, aboutirait à une impression de fatigue.

Sa tendance plastique empiète quelque peu sur le domaine de l'esprit. Ainsi le voit-on imaginer le Printemps courir par les prés poursuivi par le Jour. S'il chante sa compagne, il le fait pour célébrer le moment où elle goûte des fruits, cependant que la lumière éparse autour d'elle semble la pénétrer de majesté. Et il demande au Seigneur « la gloire de la mer », la « sérénité de l'azur » et « des clartés poétiques ».

Sans doute, le tempérament de Catasus vient en majeure partie de ce qu'il est de souche sitgétaine. La lumière de Sitges ne peut qu'exercer un attrait irrésistible sur les poètes nés dans cette ville.

Quelqu'un pourrait à bon droit soutenir que le premier livre de Catasus n'est pas toujours d'une prosodie parfaite. Ne lui reprochons pas trop ce manquement en raison de l'exquise saveur de ses vers. Bornons-nous pour l'heure à attendre l'apparition de son prochain volume, *La vila coronada de llum*, où sa personnalité ne peut que s'affermir avec plus de puissance

JOAN CAPDEVILA ROVIRA.

Barcelone

## ELS DOS BIBLIOTECARIS

MARRACIÓ CASTELLANA

En la tradicional biblioteca pública de *Villasolana*, hi havia dos bibliotecaris ben antagònics, tan mateix : si l'un era l'encarnament de la vella forma, l'altre era flamant i jove i ric en procedir : i la llur tendència quedava provada per la indumentària de cadascun. El primer duia gec i casquet de seda negra i en ser hivern botines de panyo ; i les ulleres de plata tot just li cavalcaven al bell extrem del seu nas d'acadèmic fracassat. L'altre era jovincel i lleuger i vestia com un jove normal.

Quan jo entrava en aquella biblioteca, deserta gairebé sempre, no podia sotstreure'm de llucar les petites rancúnies d'ambdós : a voltes fins jo intervenia en la renyina, en mercè del jove, naturalment ; clar era el motiu ; el jove bibliotecari volia invertir una part del petit presupost anyal en el relligament de les *Obres Completes* de Molière i Racine, que eren empolcinades i desquartisades en un alt prestatge : el vell bibliotecari volia consignar la tal quantitat en encarregar un bust de marbre del malaurat Menendez i Pelayo en la presidència de la sala de lectura. Sabia per segur que la veïna biblioteca de *Puentecosteño* tenia en projecte l'idea i el vell temia perdre la iniciativa ; la dignitat esquifida d'aquell *Correspondiente de la Historia* veia en el projecte un compliment de civilitat. Deu mesos més tard al centre de la sala de lectura hi havia el bust enyorat : el mestre d'escola havia anat a Llotja vint anys enrera ; i, si aquell bust no era la pura imatge de l'exemplar castellà, no se'n hi mancava gaire, que diguem : per més que l'agutzil, qui cada tarde passava per la biblioteca a llegir *El Heraldo de Villasolana*, assegurava que aquella faç era la del general Robledo, qui un any anà a Villasolana a pendre les aigües, i ni tan sols podia fer-li comprendre la veritat aquella làpida de la columna sostentòria (d'un dòric imprecís) que presentava a Menendez i Pelayo com *legítima y perenne gloria de España*.

I aquella volta que jo demanava al vell bibliotecari una obra de Goldoni i em deia que no la tenien, però que hi havia Calderon i Moreto ? El jove qui sentia això dissimulava

la seva vergonya ocultant la rojor instintiva en en gran Flos Santorum.

I aquella nit que els lladres entraren a la biblioteca, mentre el vell dormia el son dels justos i el jove somniava en la nova croada : i en ser de dia el vell lamentava la pèrdua d'aquella volums de Lope de Vega on hi havia estampada autèntica la firma del mateix Mesonero Romanos, del qual havien sigut els volums robats ; pero també el jove plorava un rar exemplar del Keats que ja mai més veuria.

I passaren els mesos i els anys i al vell posava més geni i tossuderia en la vella forma i el jove més neguit de possessió : pero un jorn el vell bibliotecari no vingué a la sala de lectura, i l'endemà tampoc ; i pasaven els dies i ell restava aclofat al llit de monja com un còdex arnat : i morí mansuetament, sense protestes ni ganyotes agòniques ; ell qui sempre es mostrava partidari de la exagerada reverència i la fatuitat acadèmica tingué una mort de botiguer.

Al dia següent *El Heraldo de Villasolana* portava la esquela mortuòria : nomia Restituto Campo de Olivares i era condecorat amb la gran creu d'Isabel II : en ser l'enterament tothom duia el cap cot i el ponderava : solament el jove bibliotecari portava un aire compassat de triomf.

Quinze dies més tard la *Real Academia de la Historia* li dedicava una sessió necrològica.

Ara la tradicional biblioteca de *Villasolana* té un aspecte divers : és tota repintada de blanc i uns cartronets classificats son el catàlec orientador : demés s'han sanejat els presatges : només el bust del bon Menendez i Pelayo roman sense nas d'un casual cop de cadira.

J. A. FONT I CASAS.

## LES LIVRES

« **Guynemer** », par J. M. JUNOY. Barcelone, 1918.

Voici un poème écrit suivant les tendances les plus nouvelles, mais empreint de la plus pure beauté, telle que le vol du plus audacieux des aéroplanes n'en susciterait de semblable avec ses ailes déployées sur le ciel. Junoy a vraiment secoué la lumière. Il faut parcourir avec les yeux baissés sur les battements affolés du cœur le sillage des mots merveilleux qui lui ont servi pour chanter le héros de la France. Ces mots qui prennent un relief si saisissant qu'on n'en rencontre pas de pareils dans les poèmes traditionnels, où les a-t-il trouvés ? Voilà donc de la véritable inspiration ! Voilà de la surprise ! Ce poème dit non seulement la divine tragédie, il la cloue sur le ciel de France et la suspend ainsi sur nos têtes à jamais. Et cela est atteint avec les plus simples moyens d'expression, avec le moins de mots possible. Là, rien d'inutile ; là, rien de flamboyant ; là, rien de tintamarresque. Ce court, très court poème, dont l'intensité émotive correspond en sens inverse à sa brièveté géométrique, résume véritablement les prouesses héroïques accomplies par l'aviateur à l'âme enveloppée de lumière sublime. La littérature catalane peut s'enorgueillir de ce poème dont l'auteur, non sans raison, passe pour être le guetteur des temps nouveaux.

« **Les ardoises du toit** », par PIERRE REVERDY. Paris, 1918.

Je ne pense pas qu'il existe en France un poète aussi probe que Pierre Reverdy. Il ne cherche nullement à mystifier l'art poétique. Je trouve même que son dernier livre ne contient que de l'essence de la poésie, pour employer ce terme spécifique. Les vers frappent tout d'abord l'oreille par leur apparence lapidaire, par leur assemblage hétéroclite, mais lisez-les et relisez-les bien, ils vous laisseront pendant longtemps une impression de calme harmonieux comme celle qui, à travers les paupières de nos yeux émerveillés, produit le soleil se jouant sur la blancheur du marbre. La beauté de ces poèmes est faite des éléments les plus épars de la nature se combinant avec ceux de l'introspection intérieure pour en rendre la forme plus plastique.

Reverdy se sert indirectement de la nature pour atteindre l'objet esthétique qu'il se propose de créer ou vers lequel son esprit se sent porté. Il est oisieux de chercher dans ces poèmes la moindre signification anecdotique. Chacun d'eux forme un tout qui résume des morceaux de vie tout en restant indépendant de la vie. Cela tient en fait au sens plus secret de la vérité insoupçonnée qu'il découvre dans les rapports des choses entre elles ou avec l'homme. Les choses, même les plus disparates, finissent les unes et les autres par s'assembler en vue de la composition d'une mélodie par des procédés nouveaux dans une harmonie. Le rythme de ces vers est serein et libre, libre d'une liberté qui se sent maîtresse d'elle-même. Souvent il est sévère, bref et d'une haleine courte ; un mot parfois suffit pour donner le sens de l'ensemble, renferme parfois aussi la vision d'un tout. Ne nous a-t-il donné souvent

un substantif suivi d'un adjectif pour un vers ? Il s'agit en somme d'une poésie quelque peu hautaine, mais qui s'inspire des choses que l'on avait jusqu'à cette heure coutume de tenir reléguées au dernier plan.

L'élan lyrique du poète est arrêté, ou contenu par des vers à la mesure courte, même par une simple parole à l'instar d'un enjambement, tantôt jouant le rôle d'une pause, tantôt celui d'une ritournelle. C'est dans l'espace pur, dégagée de toute attache la reliant à un ballon imaginaire, que cette poésie se coordonne avec la réalité dont le visage s'incline toujours du côté de la terre. L'œil ne s'arrête pas sur un point déterminé ou fixe, il divague plutôt sur un monde de poésie se soutenant à peine sur ce dont elle parle, libéré de ce dont elle parle. L'auteur s'est lui-même affranchi de la tradition en ce qui a trait à la manière de contempler les objets et d'en saisir les reliefs. Son langage est pur, pour autant qu'il est dépourvu de rocaille comme de broussaille; il abhorre la confiserie littéraire avec autant de mépris que la fausse musique.

Nous avouons que cette poésie semble par moments gêner le cœur; elle ne le satisfait que rarement; elle ouvre plutôt les portes à un grand désir de lyrisme. L'air manque autour d'elle toujours ou presque toujours; l'atmosphère où elle se développe est raréfiée; on y respire à peine. Cette poésie a néanmoins le don de savoir marier les choses les plus ordinaires et les plus simples de la vie avec les élans les plus élevés et les passions les plus hautes de l'âme. L'émotion plane au-dessus du monde comme l'éther, pure. Le poète atteint par là une expression de sur-réalisme sinon de réalité en soi. Mais force nous est de convenir que cette émotion se disperse dans l'espace.

« **El Poema Espars** », par JOAQUIM FOLGUERA. Barcelona, 1917.

Joaquim Folguera est un poète à l'expression très dégagée des impuretés littéraires. Il sait maintenir inébranlablement sinon son sang-froid, sa sérénité d'intellectuel devant toute défaillance de l'âme éperdue, lorsque des idées sombres comme la peur ou comme la mort tendent leurs voiles nuageux. Sa sensibilité, qui a des finesses propres surtout à l'intelligence, est maîtrisée par la force de sa volonté poétique. Le poète aspire avant toute chose à la correspondance intime entre les images et les sentiments. Il expose ceux-ci et développe celles-là avec un souci réel de limpidité et d'harmonie. Il fuit les oripeaux faciles et les lieux communs tout en cherchant à orner ses sentiments avec la minutie d'un orfèvre. Peut-être remarquerait-on que l'accent de ses poèmes tout en conservant son naturel catalan est quelque peu grave et gris. Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de reconnaître que Folguera se sent poussé à des descriptions où son délicat subjectivisme trouve à s'exprimer et où son imagination personnelle sait subtilement relever les détails imperceptibles aux esprits vulgaires. Le rythme de ses vers ne décèle à aucun degré de l'effort ou du travail pénible. Folguera semble sortir les mots non avec la lourdeur rocailleuse des poètes des jeux floraux, mais avec cet air léger qui fait voltiger une plume sur les ailes du vent. Lui-même il nous le dit :

*Llisco fi sobre el vent com si fos una fulla.*

Certes, on almerait trouver chez ce poète un peu plus de feu poétique. Mais n'est-ce pas de plein gré qu'il s'enveloppe de calme autant que de froideur ?

*Aquest mati és una rosa que es desfà.*

Son émotion est souvent par trop discrète et on dirait même contenue dans des limites volontaires ; on la sent à peine palpiter comme le bruissement des feuilles dans la forêt épaisse sous la paix tranquille du matin. Nonobstant cette sérénité crépusculaire dont souventes fois il témoigne, on perçoit par moments une certaine fatigue morale. Les vers suivants en expriment à l'envi toute la portée :

*Jo li beso el pit molsut,  
amb la boca fadigada*

Si l'on voulait s'égarer dans les sentiers secrets de son âme, on serait surpris d'y relever les traces d'un esprit en rébellion contre tout ce qui s'oppose à son libre essor soit dans les ténèbres soit dans la lumière

*No vull perdó perquè no tinc respecte.*

Dès lors, la voix du poète devient tant soit peu caverneuse et nous fait même frissonner presque d'angoisse :

*La veu no em complau de cap  
amiga dolça. L'unànim  
brunzir de la nit les sap  
ample fins a ser-ne exànim*

Ce que nous prisons le plus dans ce poète, c'est la transparence des idées et le charme fluide des paroles, dont la beauté catalane, mêlée à des réminiscences grecques, resplendit notamment dans le poème, au sens si profond, qu'il intitule : « Volupté de la mort ».

« **El Cant dispers** », par JOAN ARUS. Sabadell, 1918.

Tout en suivant avec autant de ténacité que de hardiesse le chemin de la perfection — et c'est là le principal souci de la jeunesse catalane à l'heure actuelle — le poète Arus s'enfonce de plus en plus dans la forêt intérieure de sa poésie. Il y trouve, non point cette faculté de surprise qui fait le charme souverain de Carner, mais la source claire où se reflètent des images harmonieuses parmi les sapins et des pensées éblouies par les rayons de la lumière. Des pensées il avait plutôt l'air de n'avoir pas cure dans les premiers de ses recueils de poèmes. Le voici maintenant qu'il gravit la montagne des hautes méditations, sans relâcher le ton gracieux et léger de ses vers.

Il raisonne et il médite sur le cours de sa vie comme sur le cours du temps ; et sa pensée frissonne d'émotion en cherchant le secret de telle ou telle raison. Ce qu'il convient de louer le plus chez ce poète, c'est la splendide spontanéité de son verbe se greffant sur la richesse prodigieuse de ses sentiments. Ses sentiments il les chante avec une facilité d'expression qui relève un peu de la faconde et avec une souplesse rythmique qui tient de la virtuosité. Arus est vraiment un poète qui a des ailes pour en jouant voler comme le papillon sous le soleil qui

l'éblouit. Sa clarté d'expression s'aille parfaitement bien avec le contour précis de ses poésies, où tout s'enchâsse et s'encadre dans des proportions limitées, hors de toute descente vertigineuse dans le vague. Ses rêves sont plutôt diaphanes. Lorsqu'elle envisage l'amour, sa lyre devient d'une variété surprenante en sons charmants, d'où jaillit tellement voilée la mélancolie qu'on ne sent jamais le cœur du poète défaillir sous son poids. Les mouvements de l'âme sous l'influence de l'amour, le poète les dépeint avec la plus grande richesse de tons. Son cœur sollicite activement l'attention de sa raison et par là de sa poésie. Le poète s'arrête ravi devant le geste ou la parole ou l'accoutrement ou la beauté d'une jeune fille qui passe sous le prestige de la fleur de sa jeunesse. Lorsqu'il nous parle de la volupté, sa voix devient plus grave pour nous dire qu'il ne croit pas à son éternité. Mais qu'est-ce qu'il fait de l'éternel recommencement qui tient sous son empire la nature des choses et la substance immatérielle des âmes? Arus reprend souvent et développe l'idée (ô Allemagne, qu'as-tu fait de Goethe?) suivant laquelle l'instant est le parfait symbole de l'éternité. Mais le temps met souvent de l'angoisse dans l'âme de notre poète; et notre poète nous dit parfois cette angoisse avec un accent peu rassuré.

J. PÉREZ-JORBA.

## Revue et Journaux

*Trossos* (613, Granvia, Barcelone), N° 4, Mars 1918. — Le vent de mars a bien fait claquer, par-dessus les colombiers qui s'étagent à l'infini sur les toitures barcelonaises, le drapeau d'avant-garde que cette revue menaçante tient si vaillamment arboré. Un très remarquable écrivain la dirige, J.-V. Foix, dont nous apprécions beaucoup sa « Singular narració » et sa critique fortement imagée. Il s'agit en effet d'une intelligence très vive s'alliant à une imagination très neuve.

*Sic* (37, rue de la Tombe-Issoire, Paris). — Toujours de plus en plus surprenant, toujours de plus en plus audacieux, Pierre Albert-Birot, qui a du talent à faire vomir le sang de colère et de jalousie à ses ennemis, nous donne un savoureux poème anecdotique, un terrifiant poème à rire et à danser, un délicieux petit poème quotidien. C'est de la prodigalité.

A noter aussi, dans ce même numéro, un bel article de Louis Aragon sur la mémorable mise en scène des « Mamelles de Tirésias », d'Apollinaire.

*Arc-Voltaic* (N° 1. — Granvia, 613, Barcelone). — Le directeur de cette nouvelle revue d'avant-garde, le primesautier J. Salvat Papaseit, nous donne, nanties d'un sens tout ensemble lapidaire et plastique, des notations linéaires et des suggestions transcendantes de la Rome moderne. Le titre en est « Plànol ». Vers quel merveilleux monde de trouvailles, est-on en droit de penser devant ce genre de poèmes, ne s'achemine-t-elle pas la poésie nouvelle ?

« *El Camí* » (N° 3, Quintana, 11-1• Barcelone). — On se sent pris d'une certaine émotion admirative devant l'esprit pondéré et tout à la fois hardi dont fait montre la jeunesse littéraire de Barcelone. Noël Ernest

Pallais rend un vibrant hommage à cet esprit de générosité intellectuelle qui fait l'attrait et la gloire de la France. Nous lui en savons gré. A signaler les coups de burin avec lesquels Xenia taille avec une impitoyable ironie le buis où s'incrument les palpitations de l'heure. Un poème de notre directeur J. Perez-Jorba. Très intéressant à lire l'article de Josep Carbonell i Gené sur « L'art et les artistes » ; l'auteur a des yeux qui percent les voiles les plus épais, tels ces projecteurs qui fouillent le ciel de Londres, à l'affût des pirates de l'air : bref, un consciencieux critique dont l'apparition est à saluer avec enthousiasme. Mais c'est encore un critique, et celui-là tout à fait extraordinaire, que Maria Manent, dont la finesse de perception saisit au vif les nuances les plus subtiles des ouvrages en même temps que les qualités les plus secrètes de leurs auteurs. Au reste, esprit très clairvoyant et très distingué.

N° 4 — Manuel Giral d'Arquer raisonne avec bien de sagesse sur la prose d'un jeune auteur qui vient de quitter le monde des vivants avec tous les espoirs qu'il avait fait naître chez ses amis : Eudald Duran. Encore des notes et des articles très agréables à lire de Xenia, de Josep Carbonell i Gené et de Marià Manent. Des vers de ce dernier sont à remarquer aussi ; vers qui, d'après la très juste expression de Joan Capdevila Rovira, écrivain d'une véritable virtuosité grammaticale, servent à décorer les états d'âme de ce poète qui aime autant la musique des mots que la peinture littéraire. Un excellent poème en français de Pierre Reverdy.

« Messidor » (N° 6, Rossello, 166, Barcelone). — P. M. Turull y fait paraître un article à l'esprit très élevé sur Magalhaes Lima et l'union occidentale. Un poème de notre directeur J. Perez-Jorba.

« Un enemic del poble ». — Nous avons reçu la collection de cette audacieuse feuille où se développe sous un jour nouveau l'esprit de rébellion qui semblait s'être éteint chez les Jeunes. Parmi les divers travaux que l'on trouve un certain plaisir et de la surprise à lire, il y a lieu de citer le très courageux « Manifeste aux femmes » de Miguel Poal Aragall ; le signataire dit aux femmes les plus crues vérités sans les ménager avec des détours de pensée et sans mettre des gants. Par moments il les flagelle d'un coup de fouet si terrible qu'il en fait jaillir le sang, non point pour satisfaire à des aberrations sadiques des sens, mais pour servir à l'holocauste sacré des libres vertus morales. A méditer.

« La Revista » (N° 61, Corts Catalanes, 613, Barcelone). — C'est avec des appréciations qui décèlent un esprit très éclairé que A. Rovira i Virgili nous donne un article sur « La filosofia del separatisme ».

« Nord-Sud » (N° 13-12, rue Cortot, Paris). — Des notes de Pierre Reverdy sur l'« Image » et sur la « Tradition ». Un très beau poème de Louis Aragon intitulé « Soifs de l'Ouest ».

« La Publicidad » (quotidien de Barcelone. N° du 22 avril 1918). — L'éminent poligraphe Jaume Brossa nous fait connaître ses vues si perspicaces et si profondes sur « La expansion de Cataluña y de Vasconia por España ». A lire.